Conseils pour se rendre désagréable

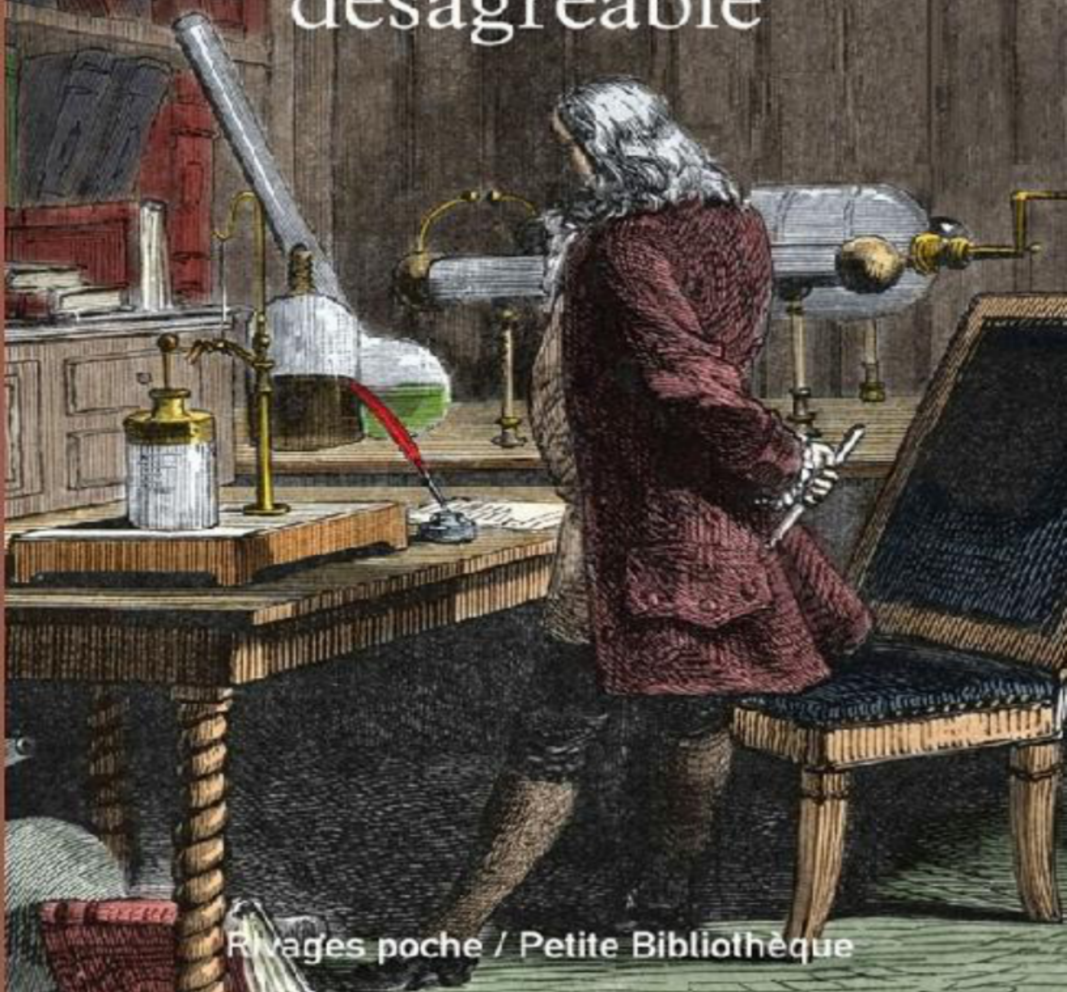
Benjamin Franklin

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

Benjamin Franklin

Conseils pour se rendre désagréable



Présentation

Célèbre pour ses engagements dans la Révolution américaine, pour ses inventions, ses essais politiques, ses fonctions diplomatiques, Benjamin Franklin (1706-1790) fut aussi un polémiste redoutable. Il se fit connaître auprès du public par des pamphlets, mais aussi par de petites pièces humoristiques ou morales : maximes et proverbes, admonestations, portraits satiriques.

Ce volume offre trois exemples de ces courts textes : Conseils pour se rendre désagréable ; Conseils pour ceux qui veulent devenir riches, et Comment devenir riche. Il propose aussi un essai plus connu, L'art de la vertu, extrait de son Autobiographie et qui a fréquemment fait l'objet de publications séparées. Franklin y expose la discipline de vie qu'il s'imposa à lui-même et à laquelle il attribue tous ses succès. Or chacun peut l'imiter, chacun peut prétendre à sa grandeur : Benjamin Franklin démocratise le génie.

Benjamin Franklin

Conseils pour se rendre désagréable et autres essais

Traduit de l'anglais et préfacé par Francis Guévremont

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Titres originaux : *RULES ON MAKING ONESELF DISAGREABLE; HOW TO GET RICHES; HINTS FOR THOSE THAT WOULD BE RICH; THE ART OF VIRTUE*

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES
106, boulevard Saint-Germain
75006 Paris
www.payotrivages.fr

Couverture : © Getty Images

© 2013, Éditions Payot & Rivages pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-2577-1

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Préface

« Il est naturel de croire aux grands hommes », écrivait Emerson dans sa préface aux *Hommes représentatifs*. De fait, alors même que les États-Unis sont fondés sur des principes d'égalité et de raison, l'attachement aux grands hommes y semble particulièrement vif : on attribue une valeur quasi religieuse aux hommes qui ont établi la république américaine, et, par extension, aux documents importants qu'ils ont produits. La Constitution, la Déclaration d'indépendance sont des « textes sacrés », dont les exemplaires originaux sont traités avec la révérence que l'on réserve aux reliques ; les signataires de la déclaration, les membres du Congrès continental sont appelés les « Pères fondateurs », comme on dit aussi les Pères de l'Église. De nos jours, certes, cette notion de religion civique se teint souvent d'ironie, surtout si l'on confronte ces Grands Hommes à leurs contradictions, notamment au sujet de l'esclavage. Toutefois l'idée fondamentale n'est jamais remise en cause : les États-Unis doivent leur existence aux Washington et Jefferson, c'est-à-dire à des hommes exceptionnels, des génies.

De tous les héros de la Révolution américaine, de tous les hommes illustres de la jeune république, Benjamin Franklin est précisément celui que l'on n'hésite jamais à qualifier de grand homme. Nul n'a plus frappé l'imagination populaire que lui. Son intelligence multiforme, sa curiosité toujours active, son air bonhomme qui dissimule des convictions inflexibles – alliage de pragmatisme et d'idéalisme –, tout en lui fascine et émerveille. Arrivé sans le sou à Philadelphie à l'âge

de dix-sept ans, il a fait fortune dans l'imprimerie ; il a su divertir le bon peuple de Pennsylvanie par ses petits essais cocasses et édifiants, il a su faire les délices, à Versailles, de la cour de Louis XVI ; il a démontré la nature électrique de la foudre et inventé le paratonnerre ; il a contribué à fonder les premières bibliothèques publiques des États-Unis et l'université de Pennsylvanie ; il a été le premier receveur des postes des États-Unis ; il a représenté les treize colonies auprès de l'Angleterre, et a été ambassadeur en France ; il a aidé Jefferson à rédiger la Déclaration d'indépendance et en a été l'un des cinquante-six signataires. Peu peuvent se targuer d'avoir autant accompli, dans tant de domaines différents, et d'avoir influencé autant que lui le cours de l'histoire.

Le long séjour qu'a fait Franklin en France, de 1776 à 1785, a contribué fortement à cimenter sa réputation de génie et à faire de lui une célébrité internationale. Il y a fréquenté des savants, des philosophes, notamment Lavoisier, Guillotin ; il s'est lié d'amitié avec Voltaire, alors vieux et malade, et avec Mirabeau, qui venait de publier son *Essai sur le despotisme* et ne se savait pas encore un grand orateur. Pendant ces neuf années, il publie des essais et des articles sur l'économie, la politique et sur toutes sortes de questions scientifiques, ne cessant d'étonner par la variété de ses intérêts et la justesse de ses intuitions.

Pourtant, ni Emerson ni Franklin n'adhèrent à cette vision trop simple du génie, selon laquelle l'homme supérieur s'élève au-dessus de la masse des autres hommes. Dans *Les Hommes représentatifs*, Emerson conteste la légitimité de la religion civique des grands hommes. Rien de plus antidémocratique, selon lui, que cette notion même : « *Grand homme* ? Le mot choque. S'agit-il d'une caste ? Est-ce le destin ? [...] L'idée exalte quelques dirigeants, qui ont pour eux le sentiment, l'opinion, l'amour, la dévotion. Par eux, la guerre et la mort deviennent sacrées. Mais que penser des malheureux qu'ils engagent et qu'ils tuent ? Le peu de valeur des hommes est une tragédie quotidienne[1]. » Pour Emerson, l'« homme du commun » est une notion fausse, l'invention fallacieuse de sociétés aristocratiques. Il n'existe pas d'homme qui n'ait en lui au moins la possibilité de devenir un héros militaire, ou un saint, ou un poète exceptionnel. Chacun de nous connaîtra, un jour, son moment d'apothéose. Chacun de nous a sa part de grandeur – et c'est pour cette raison que la grandeur constitue, pour Emerson, une valeur essentiellement démocratique.

De même, Benjamin Franklin ne croyait guère au génie, et rien ne lui était plus étranger que l'idée qu'il y ait des hommes naturellement meilleurs que d'autres, que quelques privilégiés doivent à une supériorité innée de mériter de diriger les foules. Franklin croyait à la perfectibilité de l'homme, de tous les hommes. Il croyait que la

grandeur procède des vertus, et que les vertus peuvent s'acquérir, au prix de quelques efforts et de beaucoup de persévérance.

Pour devenir grand, il suffit donc de se fixer des objectifs et de se donner les moyens de les atteindre : il faut, autrement dit, des idéaux et une méthode. En outre, dans l'optique de Franklin, les idéaux à atteindre ne sont pas difficiles à définir. Ils sont universels, et on les retrouve, presque toujours identiques, dans toutes les religions, dans toutes les philosophies du monde. Les hommes de bon sens ne disputeront jamais de la nature des principales vertus, mais seulement des moyens d'y parvenir. Et puisque aucune vertu n'est hors de portée, du moins aucune vertu raisonnable, l'atteindre, la maîtriser, et dominer le vice qui en est l'opposé, est en réalité simplement affaire de méthode.

Les textes que nous publions ici proviennent de trois sources. « Conseils pour se rendre désagréable » parut dans la *Pennsylvania Gazette* en 1750. Franklin fit l'acquisition de ce journal en 1729, et il en fut l'éditeur principal pendant de nombreuses années. Il aimait y publier, de temps à autre, des éditoriaux et de courts essais, souvent sous un pseudonyme : il y faisait des propositions d'intérêt public, y commentait l'actualité, y prodiguait des conseils, souvent sur un ton humoristique ou satirique.

« Conseils à ceux qui veulent devenir riches » et « Comment devenir riche » furent publiés dans le *Poor Richard's Almanack*, le premier texte en 1737 et le second en 1750. Cet almanach, qui tire son nom du pseudonyme, Richard Saunders, que Franklin se choisit pour l'écrire, parut annuellement pendant plus de vingt-cinq ans. Pour chaque jour de l'année, en plus des habituelles mentions sur les saisons, le calendrier, les semences, etc., Franklin ajoutait un proverbe, un dicton, une anecdote édifiante et, de temps à autre, de courts essais. Les deux exemples que nous donnons ici sont assez représentatifs, en ce que les conseils qu'ils donnent sont pratiques et immédiatement applicables. Avec quelques principes simples, de la patience et de la persévérance, chacun peut atteindre les buts qu'il s'est fixés. On ne parvient pas à amasser une grande fortune en multipliant les éclairs de génie et les coups d'éclat, mais en travaillant, en économisant, et en refusant de perdre son temps à des frivolités.

Le dernier texte, « L'art de la vertu », est extrait de *L'Autobiographie* de Franklin, publiée posthumément en 1793. Il y établit la liste des treize vertus qui sont selon lui essentielles, frugalité, propreté, justice, sincérité, humilité, etc. Il y décrit aussi la discipline qu'il s'est imposée à lui-même, alors qu'il était encore tout jeune, afin de parvenir à acquérir ces vertus, et les difficultés qu'il a dû affronter et tenter de surmonter. Il s'agit d'une présentation des principes qui sous-tendent

toute sa pensée et qui expliquent, selon lui, ses succès, tant dans la sphère publique que dans la sphère privée. Toute l'œuvre de Franklin est à lire à la lumière de cet art de la vertu, et toutes ses grandes actions doivent être considérées comme l'application de ces principes. C'est l'un des textes les plus célèbres de Benjamin Franklin, qui a souvent fait l'objet de publications autonomes.

Nous avons voulu, par le choix de ces écrits, mettre en lumière quelques-unes des facettes principales du style de Franklin. Il manie l'ironie, voire le sarcasme, dans « Conseils pour se rendre désagréable », cherchant à convaincre par antiphrases ; « Conseils à ceux qui veulent devenir riches » et « Comment devenir riche » portent sur le même sujet mais utilisent des approches bien différentes : le premier essai suit un raisonnement logique, puis résume son propos par quelques dictons ; le second présente simplement une série de trois préceptes dans lesquels se mêlent des conseils pratiques (« Ne gaspille rien ») et des considérations où l'utilitaire a la part belle sur le sentiment (« Ne fais pas confiance à tes amis »). « L'art de la vertu », enfin, nous montre Franklin dans l'intimité de sa pensée, pour ainsi dire : dans une langue sobre, dépouillée, directe, il décrit son système, il raconte ses efforts, mais il avoue aussi ses faiblesses, sans rougir.

Au fil de ces textes brefs, Franklin expose une morale pragmatique, qui s'efforce avant tout de définir une attitude personnelle : combien de temps consacrer au travail, et combien de temps aux loisirs ; que manger, et en quelle quantité ; comment être honnête dans les affaires et pourquoi ; comment se conduire en société ; et ainsi de suite. La conduite concrète lui était tout aussi importante que les opinions politiques ou que la dévotion religieuse, et un homme sincère qui se rend tous les dimanches à l'église mais dépense inutilement son argent lui semblait aussi blâmable qu'un bigot hypocrite.

D. H. Lawrence a violemment attaqué Franklin, précisément à cause de cette morale pragmatique[2] ; il voyait en l'Américain le représentant de la bourgeoisie bien-pensante, qui confond la fortune et la réussite, l'argent et la vertu. C'est malgré lui, selon Lawrence, que Franklin est révolutionnaire, parce qu'il n'a pas su mesurer la portée réelle de ses actions. En mettant les valeurs bourgeoises au centre des revendications américaines, il a contribué à déstabiliser tous les trônes d'Europe. « Ce petit démocrate desséché, moral, utilitaire, a plus fait pour détruire la vieille Europe qu'aucun nihiliste russe[3]. »

Il faut pourtant reconnaître que Benjamin Franklin a su concevoir une notion tout à fait nouvelle de l'humanité ; pour lui, chacun d'entre nous est responsable de sa propre destinée. Le travail, les bonnes mœurs prennent le pas sur la naissance, et la grandeur procède de la volonté plutôt que de l'hérédité. Franklin, c'est l'autodidacte devenu

pédagogue ; c'est le triomphe de la *self-help*. Sa morale se fonde sur l'autonomie de l'individu, qui ne peut faire confiance qu'à lui-même et à ses propres vertus – c'est-à-dire que vertu et autonomie ne peuvent exister l'une sans l'autre. Franklin a peut-être été le meilleur exemple de l'homme du Nouveau Monde, qui sait s'inspirer des modèles venus d'Europe sans les suivre servilement, qui s'invente et se réinvente sans cesse.

Quand, à l'âge de vingt-deux ans, Franklin compose sa propre épitaphe, en vers de mirliton, c'est déjà toute l'importance de cet élan vers la perfection qu'il souligne.

Le corps de
B. Franklin, imprimeur,
Comme la couverture d'un vieux livre,
Ses pages arrachées,
Ses titres dorés effacés,
repose ici, pâture pour les vers.
Mais l'ouvrage ne sera pas perdu,
Car il paraîtra de nouveau (ce dont il est convaincu),
Dans une nouvelle édition, plus élégante,
Revue et corrigée
Par l'Auteur.

Si le corps est abandonné aux vers, le livre, lui, est offert aux lecteurs pour leur propre bénéfice. Surtout, ce petit poème suggère que la perfectibilité n'est pas seulement l'affaire du seul individu, du seul Ben Franklin : elle est aussi celle de la postérité – l'Auteur qui révisera et corrigera, Dieu pour Franklin, mais peut-être aussi tous les lecteurs à venir, qui pourront continuer l'œuvre et la perpétuer en la recommençant.

Francis GUÉVREMONT

1. Emerson, « Uses of Great Men », *Representative Men*, in *Complete Works*, volume IV, Houghton, Mifflin and co, New York and Boston, 1904. Nous traduisons.

2. Dans ses *Études sur la littérature classique américaine*, trad. Thérèse Aubray, Seuil, 1945.

3. *Ibid.*, page 34.

Conseils pour se rendre désagréable

L'affaire de chacun est de *briller* ; il importe donc d'empêcher les autres de le faire, puisque leur éclat risque de nuire au nôtre et de le ternir. À cette fin :

1. Dans la mesure du possible, accaparez toute la conversation et, si les sujets viennent à manquer, parlez de vous-même, de votre éducation, de votre savoir, de votre fortune, de votre réussite commerciale, de vos victoires au tribunal, exposez quelques-unes des perles de votre sagesse ou vos observations sur telle ou telle circonstance particulière, etc., etc.

2. Si, lorsque vous vous essoufflez, l'un des invités s'empare de l'occasion et dit quelque chose, écoutez-le attentivement et, si possible, critiquez sur-le-champ son sentiment ou son expression et faites-lui-en reproche. Plutôt que de perdre ce débat, n'hésitez pas à discréditer ses usages grammaticaux.

3. Si quelqu'un dit quelque chose d'incontestablement vrai, ne lui accordez pas la moindre attention, ou interrompez-le, ou détournez l'attention des autres vers vous, ou bien, si vous croyez pouvoir deviner ce qu'il va dire, empressez-vous de le dire avant lui. Ou encore, s'il parvient à le dire et que les invités semblent d'accord avec lui, accordez-lui la vérité de son affirmation et ajoutez que Bacon, Locke, Bayle ou tout autre écrivain de renom l'avait déjà dit avant lui.

Vous pourrez ainsi le priver de l'estime qu'il aurait pu en tirer, et en revendiquer vous-même un peu, puisque vous aurez fait démonstration de votre savoir et de votre mémoire.

4. Les modestes avec lesquels vous vous serez conduit de cette façon préféreront bientôt se taire en votre compagnie. Vous pourrez alors briller sans craindre de rival, vous pourrez même en profiter pour souligner leur caractère ennuyeux, ce qui constituera pour vous une toute nouvelle source de mots d'esprit.

Ainsi vous ne manquerez pas de *vous* faire plaisir. L'homme poli cherche à faire plaisir *aux autres*, mais même en cela vous le surpasserez. Un homme ne pouvant être présent que dans une seule société, il est par conséquent absent de vingt autres. L'homme poli fera plaisir là où il se trouve, tandis que vous ferez plaisir là où vous ne serez pas.

Comment devenir riche

L'art de devenir riche réside surtout dans l'ÉCONOMIE. Tous les hommes n'ont pas la même habileté à obtenir de l'argent, mais cette vertu est à la portée de chacun.

Celui qui veut réussir dans le monde doit d'abord réussir à organiser ses affaires personnelles. Faire l'après-midi ce que l'on aurait dû faire le matin, c'est être mal organisé, et c'est aussi être paresseux.

L'acquisition d'un savoir utile pendant la jeunesse permettra l'accumulation de richesses à l'âge adulte. En particulier, l'écriture et l'arithmétique ne sont pas à négliger.

Dans un gouvernement populaire ou mixte, les connaissances, aussi bien pratiques que théoriques, sont la source naturelle des richesses et des honneurs.

Premier précepte

Ne dépends que de toi-même dans les grandes affaires,
Et n'accorde point trop confiance au serviteur ou à l'ami :
L'ami fait de belles promesses, tout en ne pensant qu'à lui,
Et les serviteurs se montrent très rarement sincères.

Deuxième précepte

Ce que tu peux faire, fais-le dès maintenant et avec soin,
Tout délai comporte des risques imprévisibles.
Ils sont fragiles, tes espoirs lointains,

Et la Fortune est tout aussi fantasque qu'elle est juste.

Troisième précepte

Ne néglige ni la perte insignifiante, ni le gain minime,
Les taupinières, en s'accumulant, finissent par former une montagne :
Surveille bien tes dépenses, et ne gaspille rien,
Un penny économisé deviendra, à la longue, une livre.

Conseils à ceux qui veulent devenir riches

Le seul avantage à posséder de l'argent est de pouvoir l'utiliser.

Si vous avez six livres par année, on vous en prêtera cent, si l'on vous tient pour un homme prudent et honnête.

Celui qui dépense un liard inutilement chaque jour, dépense inutilement plus de six livres par année, c'est-à-dire ce qui lui permettrait d'avoir cent livres.

Celui qui dépense chaque jour, jour après jour, l'équivalent d'un liard de son temps, perd chaque jour le privilège d'avoir cent livres.

Celui qui gaspille et perd cinq shillings de son temps, perd cinq shillings, avec la même prévoyance que s'il avait jeté cinq shillings dans la rivière.

Celui qui perd cinq shillings perd plus que cette somme ; il perd aussi tous les avantages dont il pourrait bénéficier s'il les investissait, c'est-à-dire qu'ils se transforment en quelques décennies en une considérable quantité d'argent.

Ainsi, celui qui vend à crédit demande un prix qui représente le capital de ce qu'il vend et les intérêts qui correspondent au temps pendant lequel il ne peut pas l'utiliser. Donc : celui qui achète à crédit paie des intérêts sur ce qu'il achète, et celui qui paie comptant peut faire fructifier cet argent.

De sorte que celui qui possède un objet qu'il a acheté paye des intérêts pour s'en servir. *Réfléchissez donc à ceci,* lorsque vous êtes tenté d'acheter pour votre maison un objet qui n'est pas nécessaire, ou toute autre chose superflue : il vous faudra payer *des intérêts*, et *des*

intérêts sur les intérêts, tant que vous vivrez. Et cela sera encore pire si l'objet s'abîme du fait de son utilisation. *Pourtant, lorsqu'on achète des marchandises, il est mieux de payer comptant, car* celui qui vend à crédit s'attend à des pertes de cinq pour cent, à cause des dettes qui ne sont pas acquittées. Il ajoute donc, à tout ce qu'il vend à crédit, une majoration qui correspond à ce manque.

Ceux qui achètent à crédit doivent payer cette majoration. Celui qui paie comptant évite ou peut éviter de la payer.

Un sou économisé en vaut deux, une aiguille par jour vaut un liard par année. Économiser, c'est posséder. Petits biens deviennent abondance.

L’art de la vertu

Mon éducation religieuse s'est faite au sein de l'Église presbytérienne, et quoique certains des points de doctrine de cette confession, tels que le dogme des décrets divins éternels, de l'élection, de la réprobation, etc., me paraissent incompréhensibles, que d'autres encore me semblent peu convaincants, que je ne vais plus depuis longtemps aux assemblées dominicales de la secte, puisque le dimanche est mon jour d'étude, je ne suis point sans quelques principes religieux. Je n'ai jamais douté, par exemple, de l'existence de l'Être divin ; qu'Il a crée le monde et le gouverne par Sa providence ; que le plus grand service que l'on puisse rendre à Dieu est de faire le bien envers son prochain ; que nos âmes sont immortelles ; que nos crimes seront punis et nos vertus récompensées, en ce monde ou dans l'autre. Je considérais ces points comme les éléments essentiels de toute religion. Et puisque je les trouvais dans toutes les religions de notre pays, je respectais chacune d'entre elles, même si l'intensité de mon respect variait en fonction des autres articles de foi que j'y voyais mêlés et qui, n'inspirant, ne promouvant ou n'affermissant d'aucune façon la moralité, ne servaient qu'à nous diviser et à nous rendre hostiles les uns envers les autres. Ce respect dû à chacun, joint à l'idée que le pire peut produire le meilleur, me persuadèrent de ne jamais tenir de propos qui puissent déprécier la bonne opinion qu'autrui a de sa propre religion. D'ailleurs, la population de notre province augmente sans cesse, et les lieux de culte venant à manquer et devant être construits à l'aide de souscriptions

volontaires, je ne refuse jamais d'apporter mon obole pour y contribuer, quelle que soit la confession.

Bien que j'assistasse rarement à des services, j'étais convaincu de leur convenance et de leur utilité, quand ils sont correctement menés, et je payais régulièrement ma cotisation au seul ministre ou à la seule assemblée presbytérienne que nous eussions à Philadelphie. Celui-ci me faisait de temps à autre d'amicales visites, où il m'exhortait à venir assister à ses services, ce que j'acceptai de faire quelques fois – j'y assistai même une fois cinq dimanches de suite. S'il avait été, *à mon avis*, un bon prédicateur, j'aurais pu continuer à m'y rendre, en dépit de la possibilité que j'avais de consacrer les loisirs du dimanche à mes études. Mais ses sermons se composaient principalement d'arguments polémiques ou d'explications des doctrines de notre confession, et me semblaient très arides, dépourvus d'intérêt et aucunement édifiants : ils n'enseignaient ni n'affirmaient le moindre principe moral, comme si leur intention était de faire de nous des presbytériens, plutôt que de bons citoyens.

Souvent, pour ses sermons, il s'inspirait de ce verset du quatrième chapitre de l'épître aux Philippiens : « Au reste, frères, tout ce qu'il y a de vrai, de grave, de juste, de pur, d'aimable, de bon renom, et s'il est quelque vertu, s'il est quelque chose de louable, que ce soit là pour vous ce qui compte. » J'aurais cru qu'il fût impossible, dans un sermon sur un tel sujet, de ne point parler de morale. Mais il ne s'attardait que sur cinq points, tels que les avait envisagés l'apôtre, soit : 1. respecter le jour du sabbat ; 2. lire diligemment les saintes écritures ; 3. se rendre dûment aux services religieux ; 4. recevoir l'eucharistie ; 5. témoigner aux ministres du culte le respect qui leur est dû.

Je n'ai rien à redire à cela, certes, mais ce n'est pas ce que j'espérais trouver dans ce passage. Désespérant d'entendre jamais rien de mieux, quel que soit le passage qui inspire le sermon, dégoûté, je ne me rendis plus à ses offices. Quelques années auparavant, vers 1728, j'avais composé pour mon propre usage une sorte de petit livre de liturgie ou de livre d'heures, intitulé *Articles de foi et actes de religion*. Je recommençai à m'en servir et cessai de me rendre aux assemblées. Cette conduite peut sembler blâmable, mais je n'en dis rien de plus et ne chercherai pas à l'excuser. Mon intention ici est de narrer des faits, et non de tenter de les justifier.

À peu près à cette époque, je conçus le projet difficile et audacieux de parvenir à la perfection morale. Je souhaitais vivre sans jamais commettre la moindre faute. Je vaincrais toutes les tentations auxquelles l'inclination naturelle, la coutume ou la société des autres m'exposeraient. Puisque je savais, ou croyais savoir, la différence entre le bien et le mal, je pensais pouvoir *toujours* faire l'un et éviter l'autre. Mais je découvris bien vite que cette tâche serait beaucoup

plus ardue que je ne l'avais imaginé. Alors que *toute mon attention* était occupée à me protéger d'une faute, une autre me prenait par surprise. L'habitude profitait de l'inattention, l'inclination prenait parfois le pas sur la raison. Je finis par en venir à la conclusion que la seule conviction spéculative, selon laquelle il est de notre intérêt d'être complètement vertueux, ne suffisait point à prévenir les écarts de conduite, et qu'il faut rompre les mauvaises habitudes et en acquérir et consolider de bonnes avant de pouvoir compter de façon stable et constante sur un comportement correct. À cette fin, j'inventai donc la méthode suivante.

Dans les diverses énumérations des vertus morales que mes lectures m'avaient fournies, j'avais trouvé que le nombre variait selon que les différents auteurs entendaient sous un même nom des idées plus ou moins différentes. Certains limitaient la tempérance, par exemple, aux seuls boire et manger, tandis que d'autres l'étendaient à la modération de tous les autres plaisirs, appétits, désirs ou passions, physiques ou mentaux, et même jusqu'à l'avarice et à l'ambition. Je me proposai, dans un souci de clarté, d'employer plus de noms et d'y attacher moins d'idées, de préférence à peu de noms avec beaucoup d'idées. Je choisis donc les noms des treize vertus qui me parurent alors nécessaires ou désirables, et ajoutai à chacune un bref précepte qui en exprimait tout le sens que je souhaitais lui donner. Ces noms de vertus et leurs préceptes étaient les suivantes :

1. Tempérance
Ne pas manger jusqu'à l'engourdissement.
Ne pas boire jusqu'à l'ivresse.

2. Silence
Ne parler que lorsque cela est utile pour soi ou pour les autres.
Éviter toute conversation insignifiante.

3. Ordre
Que chaque chose ait sa place.
Accorder un temps convenable à chaque part de son activité.

4. Résolution
Se résoudre à faire ce que l'on doit faire.
Ne jamais manquer de faire ce que l'on a résolu de faire.

5. Frugalité
Ne faire aucune dépense qui ne fasse le bien, à soi ou aux autres.
Autrement dit : ne rien gaspiller.

6. Assiduité

Ne pas perdre son temps.
Toujours s'occuper utilement.
Éliminer toute action inutile.

7. Sincérité
Aucune fourberie qui puisse blesser autrui.
Penser avec innocence et droiture,
et, s'il faut parler, parler en conséquence.

8. Justice
Ne faire de tort à personne, que ce soit en faisant le mal ou en omettant
les bienfaits qui sont votre devoir.

9. Modération
Éviter les extrêmes. Ne pas s'offenser des blessures
autant qu'on croit qu'elles le méritent.

10. Propreté
Ne jamais tolérer la moindre saleté, sur son corps,
sur ses vêtements, ou dans son logement.

11. Calme
Ne pas s'irriter de futilités ou d'accidents
banals ou inévitables.

12. Chasteté
Éviter les excès de volupté, à moins que ce soit pour des raisons de santé ou pour la procréation, et jamais jusqu'à l'engourdissement, jusqu'à l'affaiblissement, ou de façon à causer du tort à la sérénité ou à la réputation d'un autre ou à sa propre sérénité ou sa propre réputation.

13. Humilité
Imiter Jésus et Socrate.

Puisque mon intention était d'acquérier l'*habitude* de toutes ces vertus, je jugeai qu'il était préférable que je n'en fusse point distrait en tentant de les acquérir toutes à la fois. Je décidai plutôt de me concentrer sur une seule puis, l'ayant maîtrisée, de passer à la suivante, et ainsi de suite, jusqu'à ce que je les eusse toutes acquises. Et pour que l'acquisition de l'une pût préparer l'acquisition de certaines autres, je les organisai dans l'ordre que l'on peut voir ci-haut. D'abord la *tempérance*, car le calme et la clarté d'esprit qu'elle procure s'avèrent nécessaires pour maintenir la vigilance, pour monter la garde en quelque sorte, contre l'attrait permanent des anciennes

habitudes et la force des tentations perpétuelles.

Celle-ci étant acquise, l'acquisition du *silence* en deviendrait plus facile. En plus de la vertu, j'avais en effet le désir d'acquérir la connaissance ; or, puisque celle-ci s'obtient dans la conversation en écoutant, et non en parlant, et puisqu'il me fallait briser cette habitude que j'avais de bavarder, de plaisanter et de faire des calembours – ce qui n'est admis que dans une société frivole –, je plaçai le silence en deuxième position. Cette vertu, et la suivante, l'*ordre*, m'accorderait plus de temps pour mon projet et mes études.

La *résolution,* devenue à son tour une habitude, me soutiendrait dans mes efforts pour acquérir toutes les autres vertus. La *frugalité*, l'*assiduité* m'aideraient à me libérer de mes dernières dettes, et la richesse et l'indépendance qui en résulteraient m'aideraient à pratiquer la *sincérité* et la *justice*, etc., etc.

J'entrepris ce programme d'examen de conscience et le suivis avec diligence, avec quelques interruptions occasionnelles. Je m'étonnai de constater que mes manquements étaient beaucoup plus nombreux que je ne l'aurais cru, mais j'eus aussi la satisfaction d'en voir le nombre diminuer. Pour éviter l'ennui de devoir constamment recommencer mon petit cahier[1], car, à force de raturer les fautes anciennes pour pouvoir en ajouter de nouvelles, le papier en devint criblé de trous, je recopiai mes listes et mes préceptes sur les feuillets d'ivoire d'un agenda. Les lignes étaient alors inscrites à l'encre indélébile rouge, et j'écrivais dessus mes manquements au crayon noir, de sorte qu'un simple coup d'éponge humide suffisait à les effacer.

Après un certain temps, une année me fut nécessaire pour achever un cycle entier, puis plusieurs années, si bien que je cessai tout à fait de m'y employer, étant donné que les voyages, les affaires et mes multiples occupations interféraient. Mais je ne partis jamais sans emporter mon petit cahier avec moi.

Ce fut la vertu de l'*ordre* qui me contraria le plus. En vérité, elle peut être à la portée d'un homme dont les affaires le laissent disposer de son temps, d'un compagnon imprimeur par exemple, mais elle échappe forcément à un maître imprimeur, qui doit se mêler à la foule et se plier aux horaires de ses partenaires. La vertu de l'*ordre*, quand elle a trait aux objets, aux papiers, etc., est aussi très difficile à acquérir. Je n'en avais pas d'abord ressenti le besoin, étant doué d'une excellente mémoire ; l'absence de méthode ne m'avait causé aucun tort jusque-là. Ce point particulier me demanda tant d'efforts douloureux, et mes manquements me vexèrent tant, et j'accomplis si peu de progrès malgré mes tentatives de correction, et je fis tant de rechutes, que je me décidai presque à abandonner et à me contenter de ma propre imperfection en ce domaine.

Cela est comme cet homme qui, ayant acheté une hache au forgeron

qui est mon voisin, lui demanda de la fourbir de telle sorte que toute la surface brillât autant que le tranchant. Le forgeron consentit, à condition que ce soit l'homme qui fît tourner la meule. Il la fit donc tourner, tandis que le forgeron y appuyait très fort la surface de la hache, ce qui rendait le mouvement très difficile. De temps à autre, l'homme s'arrêtait pour venir constater les progrès du travail, puis il finit par demander sa hache sans même attendre que le grattage soit terminé. « Non, dit le forgeron. À la meule ! à la meule ! Vous vouliez que votre hache brille ; pour l'instant, elle n'est que grattelée. – En effet, répond l'homme. Mais je crois que je préfère une hache grattelée. » Il en est souvent ainsi, il me semble, pour ceux qui cherchent à obtenir quelque avantage ou à briser une mauvaise habitude, ou pour tout ce qui touche les vices et les vertus, si l'on n'emploie pas la méthode que j'ai mise au point : la difficulté s'avérant trop grande, ils abandonnent la lutte et en concluent qu'ils *préfèrent la hache grattelée*.

En effet, quelque chose qui ressemble un peu à la raison me suggérait parfois que ces extrêmes délicatesses que je tentais de m'imposer à moi-même se rapprochaient d'une sorte de gandinerie morale qui, si elle venait à être connue, m'attirerait les quolibets ; que la perfection du caractère peut malheureusement entraîner de la jalousie et de la haine ; que l'on devrait, par souci de bienveillance, se permettre quelques défauts, de façon à s'assurer de garder l'approbation de ses amis.

À vrai dire, quant à l'*ordre*, je me déclarai incorrigible. Maintenant que je suis vieux et que je perds la mémoire, j'en ressens vivement l'absence. Tout compte fait, cependant, même si je ne parvins jamais à la perfection à laquelle j'avais aspiré avec tant d'ambition (je fus même loin d'y parvenir), l'effort que cela exigea fit de moi un homme meilleur, et plus heureux, que si je ne l'avais point tenté. De même, ceux qui cherchent à embellir leur écriture en imitant les ouvrages de calligraphie ne parviennent sans doute jamais à la perfection de ces exemples ; mais l'effort leur aura permis d'avoir une plus belle main et d'écrire lisiblement.

Je tiens à en informer mes descendants : grâce à ce petit stratagème, et avec l'aide de Dieu, votre ancêtre a vécu heureux jusqu'à l'âge de soixante-dix-neuf ans, auquel il écrit ces lignes. Il laisse la Providence décider s'il mérite d'essuyer pour la suite des revers de fortune, mais même s'il devait en être ainsi, il espère que le bonheur passé l'aidera à supporter ces malheurs avec constance. À la *tempérance* il attribue son excellente santé et ce qui lui reste encore d'une solide constitution ; à l'*assiduité* et à la *frugalité* il doit sa relative aisance et l'acquisition de sa richesse, ainsi que tout ce savoir qui a contribué à faire de lui un citoyen utile et lui a permis d'acquérir quelque réputation auprès des

savants. À la *sincérité* et à la *justice*, il est redevable de la confiance que voulut bien lui accorder son pays, et toutes les hautes dignités qu'il lui a conférées. Enfin, à l'influence conjointe de l'ensemble de ces vertus, tout imparfaitement qu'il ait pu les acquérir, il doit l'égalité d'humeur et la jovialité de sa conversation, grâce auxquelles il peut se flatter d'être de bonne compagnie et d'être recherché même par la jeunesse. J'espère par conséquent que certains de mes descendants suivront mon exemple, et en retireront les mêmes avantages.

Ma méthode n'était point dénuée de religion, mais je tiens à remarquer qu'aucun principe tenant d'une secte religieuse particulière n'en faisait partie. Je l'avais délibérément conçue ainsi, car, convaincu de son excellence et son utilité, convaincu donc qu'elle pouvait servir à tout un chacun, quelles que soient ses convictions religieuses, ayant en outre l'intention de la publier un jour ou l'autre, je n'y avais rien mis qui pût blesser des gens de convictions différentes. J'aurais ajouté un commentaire à chacune des vertus, qui aurait démontré les avantages de la posséder, et les torts que peut causer le vice opposé. Ce livre se serait intitulé *L'Art de la vertu*, car il aurait expliqué exactement *comment* parvenir à la vertu ; en cela, il se serait distingué de ces exhortations à faire le bien, qui n'enseignent rien et ne donnent pas le moyen de parvenir à ce qu'elles recommandent – comme cet homme de charité verbale dont parle l'apôtre, qui exhorte ceux qui sont nus et qui manquent de nourriture à se vêtir et à se nourrir, mais ne leur dit pas *comment* ils peuvent se vêtir et se nourrir (Épître de Jacques, II, 15-16).

Quoi qu'il en soit, mon intention d'écrire et de publier ce livre ne s'est jamais réalisée. J'ai bien parfois jeté sur le papier des conseils à partir des sentiments ou des raisonnements qui s'y seraient trouvés et qui pouvaient être utiles, et j'ai même gardé certains d'entre eux ; mais le soin que nécessitaient mes affaires personnelles au début de ma vie et mes affaires publiques ensuite m'ont obligé à le remettre à plus tard. Il se lie en effet, dans mon esprit, à *un grand et ambitieux projet* qui aurait requis toute mon attention pour s'accomplir ; une suite imprévue d'occupations m'a empêché de m'y consacrer, et c'est pour cette raison qu'il demeure, aujourd'hui encore, inachevé.

Dans cet ouvrage, j'avais le dessein d'expliquer et d'appliquer la doctrine suivante : les mauvaises actions ne sont pas nuisibles parce qu'elles sont interdites, mais interdites parce qu'elles sont nuisibles, si l'on ne tient compte que de la nature humaine. Il y va par conséquent de l'intérêt commun d'être vertueux, pour ceux qui souhaitent, même ici-bas, connaître le bonheur. J'aurais voulu ensuite, sur la base de ces réflexions, convaincre les jeunes gens que rien ne peut aussi bien enrichir un homme pauvre que la probité et l'intégrité, puisqu'il se trouve en ce monde nombre de riches marchands, de nobles, d'États et

de princes, qui ont besoin de l'assistance d'honnêtes personnes – qui sont si rares – pour gérer leurs affaires.

À l'origine, ma liste de vertus n'en contenait que douze. Mais un des mes amis, un quaker, m'ayant gentiment signalé que l'on me jugeait communément plutôt orgueilleux, que mon orgueil s'affirmait souvent dans ma conversation, que je ne me contentais pas d'avoir raison dans un débat et que j'étais arrogant et plutôt insolent (ce dont il put me convaincre en me donnant de nombreux exemples), je pris la décision de me débarrasser de ce vice, de cet égarement, comme de tous les autres, et j'ajoutai l'*humilité* à ma liste, en donnant à ce mot le sens le plus large possible.

Je ne peux prétendre avoir réussi à acquérir *réellement* cette vertu, mais je crois être parvenu à en donner l'*apparence*. Je me fis une règle de ne jamais contredire les opinions des autres, et de ne jamais soutenir ouvertement les miennes. Je m'interdis même, en conformité avec les statuts de notre cercle, d'employer tout mot ou toute expression qui pût suggérer une opinion ferme : *certainement*, *sans aucun doute*, etc. Je choisis d'utiliser, à la place, *je suppose*, *il me semble*, ou *j'imagine* que telle ou telle chose est ainsi, ou je la conçois ainsi. Si quelqu'un formulait une affirmation qui me semblait erronée, je me privais du plaisir de le contredire trop abruptement et de démontrer à l'instant l'absurdité de son raisonnement. Je répondais plutôt que dans certains cas ou dans certaines circonstances, son opinion pouvait se vérifier, mais que, dans le cas présent, *il me semblait* ou *il était possible* qu'une différence, etc. L'avantage de cette modification dans mon comportement m'apparut vite. Les conversations se poursuivaient de façon beaucoup plus agréable ; la modestie avec laquelle je présentais mes opinions leur assurait une réception plus immédiate et moins sujette aux contradictions. J'étais moins froissé quand on me prouvait que j'avais tort, je convainquais plus aisément les autres de leurs erreurs et ils se ralliaient plus volontiers à mon point de vue lorsque je me trouvais avoir raison.

Cette façon d'agir, qui m'obligea au début de faire quelque peu violence à mes tendances naturelles, finit par devenir facile et habituelle, si bien que je ne crois que l'on ne m'ait jamais entendu exprimer une opinion dogmatique ces cinquante dernières années. Et je crois que cette habitude (ainsi que l'intégrité de mon caractère) contribua plus que tout à établir l'influence que j'eus auprès de mes concitoyens lorsque je proposais une nouvelle institution ou des modifications aux anciennes, et auprès des assemblées lorsque j'en devins membre. En effet, quoique doué d'une éloquence médiocre, car j'hésitais trop entre un mot et un autre et commettais parfois des impropriétés de langage, j'avais presque toujours gain de cause.

En réalité, il n'y a peut-être aucune passion qui soit plus difficile à

dominer que l'*orgueil*. On peut la dissimuler, lutter contre elle, la frapper ; l'étouffer, la mortifier autant qu'on veut, elle est toujours là, et peut à tout moment se relever et se manifester. Après tout, si par extraordinaire je parvenais à la dominer entièrement, je m'enorgueillirais sans doute de mon humilité.

1. Dans lequel, de semaine en semaine, Franklin notait ses progrès et ses manquements. *(N.d.T.)*

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Conseils pour se rendre désagréable* de Benjamin Franklin a été réalisée le 6 mai 2013 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-2546-7).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.